

FRANCESCO CARERI

WALKSCAPES

**LA MARCHÉ
COMME PRATIQUE ESTHÉTIQUE**

traduit de l'italien par Jérôme Orsoni



BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

WALKSCAPES

La marche comme pratique esthétique

Ouvrage culte pour les urbanistes et les architectes, *Walkscapes* fait de la marche beaucoup plus qu'une simple promenade. Pour Francesco Careri, en effet, l'origine de l'architecture n'est pas à chercher dans les sociétés sédentaires mais dans le monde nomade.

La marche est esthétique, elle révèle des recoins oubliés, des beautés cachées, la poésie des lieux délaissés. Mais elle est aussi politique : en découvrant ces territoires qui sont à la marge et cependant peuplés, elle montre que les frontières spatiales sont aussi des frontières sociales.

Ainsi s'ouvrent les derniers espaces de liberté de nos sociétés quadrillées et s'esquisse une tentative de réponse aux préoccupations de demain : comment réinventer la ville pour en faire une terre d'accueil de l'altérité ?

Francesco Careri, né à Rome en 1966, est cofondateur de Stalker / Observatoire nomade et chercheur au département d'architecture de l'Università Roma Tre, où il dirige le cours d'arts civiques.

Cette édition a été augmentée d'une nouvelle préface de Gilles A. Tiberghien, d'un texte de l'auteur intitulé Walkscapes, dix ans après, traduit par Manola Antonioli, et du Manifeste Stalker de Lorenzo Romito.

Illustration de couverture : inscription rupestre, Bedolina, Val Camonica, vers 10 000 avant J.-C. D'après Mariano Pallotini, *Alle origini della città europea*, 1985.

WALKSCAPES

DU MÊME AUTEUR

WALKSCAPES, Jacqueline Chambon, 2013 ; Babel n° 1669.

Titre original :

Walkscapes

El andar como práctica estética. 2^e éd.

© Francesco Careri / Editorial Gustavo Gili, SL, Barcelone, 2002

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-13578-2

FRANCESCO CARERI

WALKSCAPES

LA MARCHÉ
COMME PRATIQUE ESTHÉTIQUE

essai traduit de l'italien
par Jérôme Orsoni

Préface de Gilles A. Tiberghien

Manifeste Stalker de Lorenzo Romito

BABEL

La ville nomade

Avec *Walkscapes*, Francesco Careri fait plus qu'écrire un livre sur la marche considérée comme un outil critique, une manière obvie de regarder le paysage, et comme une forme d'émergence d'un certain type d'art et d'architecture. Il donne de surcroît au groupe *Stalker*, à l'origine formé de jeunes architectes encore étudiants, un ouvrage qui enracine en quelque sorte ses activités dans le passé, lui choisit en tout cas une généalogie, comme André Breton lorsqu'il considérait historiquement le surréalisme comme une sorte de queue de comète du romantisme allemand, et comme le firent les romantiques de Iéna eux-mêmes, dans leur revue *Athénaïum*, en s'annexant Chamfort, Cervantes ou Shakespeare, et en les déclarant romantiques avant l'heure. Ou encore comme Smithson qui, dans son dernier texte sur Central Park, faisait de son créateur, Frederick Law Olmsted, un ancêtre du Land Art¹.

1. Pour plus de précisions, on peut aussi se reporter au chapitre "La vraie légende de *Stalker*", dans mon livre *Le paysage est une traversée*, Parenthèses, Marseille, 2020. (*Note du préfacier.*)

Plus que des surréalistes – qu’il relit pourtant opportunément ici à travers *Nadja* et *L’Amour fou* de Breton ou *Le Paysan de Paris* d’Aragon – c’est de Dada et de ses virées dans la capitale, de ses marches au hasard dans la campagne française que Francesco Careri va se réclamer. Mais plus proches de nous encore, c’est aux situationnistes que l’on peut comparer *Stalker*. Les deux groupes partagent ce goût de l’investigation urbaine, cette sensibilité aux transformations contemporaines comme à des symptômes caractéristiques d’une société en mutation, pour ne pas dire en “décomposition”. Cette ville, ils savent en scruter l’inconscient, comme Benjamin jadis en se penchant sur le Paris du XIX^e siècle.

Mais qu’on ne s’y trompe pas : *Stalker* est un groupe tout à fait informel dont chaque membre sait bien ce qu’il doit à l’ensemble des autres. Leur nombre varie de sept à une vingtaine d’individus suivant les moments. Le groupe s’est donné un manifeste en janvier 1996¹, mais sa lecture nous convainc assez rapidement de son caractère non dogmatique et de sa fonction essentiellement heuristique. *Walkscapes* participe de ce même esprit. Il met en perspective une pratique dont *Stalker* se veut le prolongement, l’amplification, l’ajustement et pourquoi pas aussi, en un sens, l’aboutissement. Avec ce livre, Francesco Careri met à disposition du groupe ses recherches historiques, mais aussi son inventivité théorique, et nous propose une relecture de l’histoire de l’art à travers

1. Republié en français et en italien dans : *Stalker, à travers les Territoires Actuels*, Jean-Michel Place, Paris, 2000, et dans la présente édition de ce livre p. 192.

la pratique de la marche telle qu'il la conçoit, de l'édification des menhirs en passant par l'Égypte et la Grèce antique, jusqu'aux artistes du Land Art.

L'idée qui traverse tout le livre et qu'expose l'auteur de façon convaincante, c'est que de tout temps la marche a produit de l'architecture et du paysage et que cette pratique, presque totalement oubliée par les architectes eux-mêmes, a été réactivée par les poètes, les philosophes et les artistes capables précisément de voir ce qu'il n'y a pas pour faire surgir *quelque chose*. On pense, par exemple, à Emmanuel Hocquard et Michael Palmer, un poète français et un poète américain qui fondèrent en 1990 le *Musée de la Négativité* après avoir repéré un immense trou au bord de l'autoroute du Nord, en France ; ou à l'artiste Gordon Matta-Clark qui, dans les années 1970, s'était porté acquéreur de minuscules parcelles de terrain entre des bâtiments presque mitoyens, et qui déclarait qu'"à travers « l'espace négatif » il existe un vide qui permet aux composants d'être vus d'une manière mobile – d'une manière dynamique¹".

On trouve l'inventaire d'un certain nombre de ces attitudes et des réflexions philosophiques suscitées par la marche chez Bruce Chatwin dans un livre que cite souvent Francesco Careri, *Le Chant des pistes*, une sorte d'hymne à la pensée nomade plus qu'au nomadisme d'ailleurs. La marche, en effet, rend visible en dynamisant des lignes, lignes de chant (*song lines*) qui dessinent

1. Emmanuel Hocquard, "Taches blanches", *Ma haie. Un privé à Tanger II*, POL, Paris, 2001. Gordon Matta-Clark, Marseille, RMN, 1993, p. 314.

le territoire aborigène, lignes de fuite qui crèvent l'écran du paysage dans sa représentation la plus traditionnelle, lignes de sorcière, comme dirait Deleuze, qui entraînent la pensée derrière le mouvement des choses, le long des *veines* que dessinent au fond de l'eau les trajets des baleines et que décrit si bien Melville dans *Moby Dick*.

Mais le monde qu'explorent par prédilection Francesco Careri et ses amis est celui des transformations urbaines qu'a subies ce qu'on appelait autrefois la campagne et dont il ne subsiste plus qu'une réalité "trouée" ou "mitée" – l'auteur utilise l'image de la peau de léopard "avec des taches vides dans la ville construite et des taches pleines au beau milieu de la campagne" –, un ensemble de territoires appartenant aux *suburbs*, mot dont Smithson explique qu'il "signifie littéralement « ville du dessous »" et qu'il décrit comme "un abîme circulaire entre ville et campagne, un endroit où les constructions semblent s'évanouir de notre vue, se dissoudre dans des babels ou des limbes rampantes". C'est là que "le paysage s'efface sous des expansions et des contractions sidérales¹".

Cette notion n'est pas – ou n'est plus –, loin de là, uniquement européenne comme le montre la référence américaine à Smithson. On songe aussi à John Brinckerhoff Jackson, grand observateur et théoricien du paysage, mort en 1996, qui s'est beaucoup intéressé aux tracés des routes et à leur organisation sur le territoire américain en montrant comment, loin de seulement traverser paysages et agglomérations, elles engendraient de nouvelles

1. Robert Smithson, "A Museum of Language in the Vicinity of Art", *The Writings of Smithson*, New York University Press, 1979, p. 74-76.

formes d'espace où habiter et créaient ainsi de nouveaux types de sociabilité. "Les routes ne conduisent plus seulement à des lieux, écrivait-il, elles sont des lieux¹." Tels sont aussi les chemins qu'emprunte *Stalker* lors de ses marches dans "les combles de la ville" à l'écart des grands axes de communication.

Or Jackson, sans l'avoir inventé, va introduire comme il le dit lui-même un "nouveau mot savant" dans le lexique du paysage. Ce mot, c'est "hodologie", qui vient de *hodos*, un terme grec signifiant route, chemin, voyage. Jackson l'emprunte à un psychologue expérimental, Kurt Lewin, qui s'en était servi dans les années 1930 pour caractériser l'"espace vécu" où se situe un individu dans son environnement. Cet espace s'oppose à l'espace géométrique du plan ou de la carte, à cet espace euclidien rationnel homogène et mesurable. L'hodologie privilégie en fait le cheminement par rapport au chemin, le "sentiment géographique" sur le calcul métrique. C'est pourquoi l'approche artistique est très importante pour comprendre notre manière de percevoir le monde à partir des voies qui le traversent dans la mesure où elle met l'accent sur la dimension de l'expérience sensible et affective de la marche². Or les hommes oscillent toujours entre ces deux dimensions quelles que soient leurs pratiques.

1. J. B. Jackson, *A Sense of Place, a Sense of Time*, Yale University Press, New Haven, 1994, p.190. Voir aussi le numéro 30 des "Carnets du paysage", *John Brinckerhoff Jackson*, septembre 2016.

2. On se référera sur ce point au livre de Thierry Davila, *Marcher, créer*, Éditions du Regard, Paris, 2002, qui propose une réflexion originale sur ce qu'il nomme la cinéplastique dans l'art.

Jackson nous rappelle que l'homme est toujours partagé : en tant qu'habitant de la terre, il aime s'établir, fonder, "faire souche", inscrire sa marque – il est ainsi du côté d'Hestia et des pénates – et la route dès lors est une menace qui pourrait déranger l'ordre ainsi établi. En tant qu'animal politique, en revanche, guidé par Hermès – dieu des voyageurs et des bandits, des bornes et des passages – il a tendance à quitter sa famille et sa maison vers des lieux plus stimulants pour s'engager et agir. En fait, nous sommes pris entre deux désirs : nous implanter quelque part, appartenir à un lieu, et trouver ailleurs un nouveau champ d'action. Ainsi ne sommes-nous toujours pas si différents des anciens Grecs. "La ville, où nous devenons citoyens, et pouvons être vus, commence directement à notre porte, là où la route symbolise la vie publique. Si, comme le croyaient les Grecs, les dieux dans leur errance ont créé les premières routes, alors j'irais jusqu'à dire que c'est piété de marcher sur leurs traces et, en termes politiques, le meilleur paysage, la meilleure route sont ceux qui suscitent un mouvement vers un but social désirable. Mais, cela, c'est à l'hodologue d'en décider¹." Et c'est important, car si l'hodologie s'inscrit dans la géographie et l'aménagement du territoire, elle relève aussi plus profondément de décisions politiques qui reposent sur un ensemble de choix éthiques.

1. J. B. Jackson, *À la découverte du paysage vernaculaire*, Actes Sud/ENSP, Arles, 2003, p. 89. Pour de plus longs développements sur cette question, voir "Paysage, hodologie, psychogéographie" dans le livre de Jean-Marc Besse, *Le Goût du monde*, Actes Sud/ENSP, Arles, 2009, et "La marche et l'approche hodologique", dans mon livre *Le paysage est une traversée*, *op.cit.*

La question n'est pas seulement technique, mais elle est aussi philosophique.

Stalker le sait bien et le formule à sa manière. Jackson, en effet, constatait la même chose que le groupe des Italiens nomades : la formation d'un nouveau paysage qui ne correspondait ni à celui des représentations classiques que le pouvoir avait dessiné ni à sa forme "vernaculaire" qu'il scrutait par prédilection. Ce paysage inédit est créé par les routes et les nouvelles habitudes de mobilité et de transport de biens autrefois stockés dans les maisons. Il est caractérisé par le changement et c'est sur les abords de ces voies de communications que se font les rencontres et sans doute aussi un nouveau genre d'entraide sociale. Ainsi se succèdent une série d'"églises converties en discothèques, habitations transformées en églises [...], immeubles vides dans des villes bondées, usines en rase campagne [...]'".

Or ces interstices, ces vides qu'observe Francesco Careri et qui ne sont pas aux seuls abords de la ville mais en son cœur sont pourtant occupés par des populations "marginales" qui ont créé des réseaux ramifiés, ignorés de la plupart, des lieux inaperçus parce que toujours mouvants, qui forment, dit l'auteur, comme une mer dont les îlots d'habitations seraient les archipels. C'est là une image efficace car elle indique bien

1. J. B. Jackson, *À la découverte du paysage vernaculaire*, *op.cit.*, p. 274. On peut mettre ce texte en rapport avec ce qu'écrit Francesco Careri : "Nous avons visité des églises qui ressemblent à des baraques industrielles, des usines désaffectées semblables à des cathédrales en ruine, des ruines romaines dans l'état où les virent Goethe, Poussin ou Piranèse [...]", "Rome, archipel fractal", *op. cit.*, p. 85.

l'indétermination relative de ces limites suscitées par la marche. Francesco Careri correspond ainsi assez bien à cette figure de l'Hodologue futur à laquelle il arrivait à Jackson de rêver parfois.

Les “marches” étaient traditionnellement le nom donné aux régions situées aux confins d'un territoire, aux bords de ses frontières. De même, la marche désigne une limite en mouvement, qui n'est autre chose en fait que ce que l'on appelle une frontière¹. Celle-ci va toujours de pair avec les franges, les espaces intermédiaires, aux contours indécidables et qu'on ne peut vraiment voir qu'en les parcourant. C'est aussi la marche qui manifeste les limites intérieures de la ville, qui révèle la *zone* en l'identifiant. D'où le beau titre de *Walkscapes*, qui fait bien sentir le pouvoir révélateur de cette dynamique mobilisant tout le corps – individuel mais aussi social – pour transformer l'esprit de celui qui a appris à voir et à rendre visible. Une telle entreprise a un véritable enjeu “politique” – au sens premier du terme –, une façon de tenir l'art, l'urbanisme et le projet social à égale et suffisante distance les uns des autres pour éclairer efficacement ces vides dont nous avons tant besoin pour *bien vivre*.

Paris, 2002

1. À ce sujet, voir le livre de Piero Zanini, *Significati del confine*, Bruno Mondadori, Milano, 2000.

Pour continuer...

Le groupe *Stalker* existe toujours ; il s'est de plus en plus investi dans l'aide aux réfugiés et en particulier dans l'action sociale auprès des populations roms en travaillant avec des associations, des chercheurs et des étudiants. Car la grande question qui ne cesse de l'animer depuis ses débuts c'est : "comment habiter notre monde ?", c'est-à-dire – tout simplement – comment vivre ensemble, la marche étant une façon de nous relier et d'observer ceux que nous ne savons pas toujours voir autour de nous.

À la fin des années 1990, les *Stalker* ne peuvent rester indifférents à l'arrivée massive de populations kurdes réfugiées et installées provisoirement au Campo Boario, les anciens abattoirs de Rome situés au sud de la ville à côté du Monte Testaccio, où vivent déjà des Roms depuis 1985. C'est à ce moment-là qu'ils entrent en contact avec l'"univers rom". Ils mènent des actions telles que *Rom/a 01, La città dei nomadi : quale convivenza ?* En 2002, ils créent l'*Observatoire nomade*, et interviennent pour sensibiliser les gens. Ils organisent, en 2007, des *Sleep Out*, des nuits où les habitants de Rome sont invités à dormir dehors, sous le pont Garibaldi. Ils font circuler un bibliobus pour diffuser informations et documents historiques et redonner à cette communauté les moyens de se réappropriier une partie de son histoire.

"Les Roms, écrivent Francesco Careri et Lorenzo Romito, représentent l'émergence en Europe d'un phénomène planétaire, celui des exclus et de leurs bidonvilles, des économies alternatives de survie, de la réémergence

spontanée des liens sociaux dévastés par le capitalisme mondialisé. Un phénomène qui ne peut plus être seulement considéré comme un risque social, quelque chose à effacer, le tabou des sociétés du bien-être, mais plutôt comme un indicateur de nouvelles formes de vie, de changements inévitables à affronter, à mettre au centre, certainement pas à supprimer¹.”

Les *Territoires Actuels* se déplacent : ils sont désormais partout, entre les populations, dans les “interstices de l’altérité”, comme disent les *Stalker*. Mais il arrive un moment où ces entre-deux deviennent des culs-de-sac, des pièges invivables. Alors par un concours de circonstances particulières, raconté dans leur livre, *Stalker / On “Campus Rom”²*, ces activistes qui se sont toujours voulus “nomades”, assumant ce paradoxe d’être des “architectes sans architecture³”, ont participé avec un groupe d’étudiants, dans l’un des plus grands bidonvilles d’Europe – Casilino 900, situé dans la banlieue sud-ouest de la capitale – à la construction d’une habitation : *Savorengo Ker* – *La casa di tutti*, qui veut dire “La maison de tous”. Un projet qui leur procura la même émotion que lorsqu’ils firent le *Tour de Rome* alors qu’ils avaient trente ans : “Nous étions en train de construire une maison. L’acte symbolique le plus primitif après celui de marcher⁴.”

1. *Stalker / On “Campus Rom”*, A cura di Francesco Careri e Lorenzo Romito, Altrimedia edizioni, Matera, 2017, p. 80 (non traduit en français).

2. *Ibid.*

3. Pour reprendre en l’inversant le titre du célèbre livre de Bernard Rudofsky, *Architecture sans architectes*.

4. *Stalker / On “Campus Rom”*, *op. cit.*, p. 110.

Ainsi se sont-ils retrouvés à bâtir avec des gens que l'on a toujours appelés nomades – vivant en fait dans des abris précaires, parfois sur les routes, et logeant dans des roulotte installées provisoirement ici et là, les quatre cinquièmes occupant aujourd'hui des logements ordinaires. Cette expérience est née de la volonté d'offrir aux Roms vivant dans des conditions indignes une habitation décente, peu coûteuse et conforme à leurs désirs, en partageant ainsi "une extraordinaire aventure interculturelle"¹.

Mais une nuit la maison brûla, pour des raisons jamais élucidées, l'origine criminelle de l'incendie étant néanmoins hautement probable. Les *Stalker* avaient tenté de mettre en commun avec les Roms diverses façons de vivre qui répondaient à un désir d'*habiter* ; ils leur offraient une chose nouvelle, dans l'esprit de Constant et des situationnistes, à laquelle ils sont restés fidèles – ainsi disent-ils :

"La visite au camp avait été la première étape de la New Babylon – Constant avait commencé à imaginer la ville nomade à travers les modèles et les descriptions de la nouvelle société qui l'habiterait. [...] Si, en allant plus loin que l'imagination de Constant, il y avait eu une volonté de travailler réellement dans le camp – avec l'intelligence de Guy Debord, la capacité relationnelle d'Asger Jorn, celle de Pinot-Gallizio pour traduire tout cela dans un projet institutionnel, l'Urbanisme Unitaire, conçu comme une union interdisciplinaire de toutes les

1. On estime que sur les 180 000 Roms vivant en Italie, 40 000 sont dans des logements précaires.

énergies créatrices disponibles pour construire une nouvelle ville – on ne se serait pas arrêtés au modèle de New Babylon et à des discussions idéologiques, mais on aurait trouvé un véritable terrain d'expérimentation. Cinquante ans plus tard, je crois que nos expériences, d'abord au Campo Boario et maintenant à Casilino 900, ont été des avancées dans la bonne direction¹." Ainsi vivent les utopies pour avoir quelque chance de se réaliser – si peu que ce soit – et c'est la grandeur de *Stalker* de ne rien céder au pseudo-réalisme des idéologies dominantes de notre monde contemporain.

Paris, 2019

GILLES A. TIBERGHIEU

1. *Ibid.*, p. 128.

Brève note de l'auteur

Par rapport à la première édition française de 2013, ce livre apporte de petites modifications. À part mon texte, qui est celui de la traduction originale faite par Jérôme Orsoni, l'introduction de Gilles A. Tiberghien a été actualisée par quelques notes et augmentée. J'ai également voulu ajouter à la fin, comme dans la dernière édition américaine, le *Manifeste Stalker*, rédigé par Lorenzo Romito, comme un hommage à *Stalker* venant de *Walkscapes*. Enfin, il m'a semblé important de conclure avec le texte *Walkscapes, dix ans après*, que j'avais écrit pour la deuxième édition espagnole, traduit ici par Manola Antonioli.

Quant à l'aspect graphique, les pages sur fond gris permettront au lecteur d'accéder à une quantité importante de données hétérogènes. Il s'agit de citations, de photographies, de prospectus, de communiqués de presse, de poèmes, de cartes, d'un glossaire, d'encarts thématiques, de récits. Le livre pourrait être lu en parallèle en ne parcourant que ces documents, qui sont au fond les rares témoignages de ceux qui se sont plus préoccupés de marcher que de laisser des traces.

Walkscapes¹

À Zonzo, *affectueusement*

1. Le titre de l'ouvrage de Francesco Careri, "*Walkscapes*" est intraduisible en français. Il s'agit d'un jeu de mots avec "*landscapes*" (paysages) comme il y en a d'autres. "*Soundscapes*" en est un autre, et on le rendrait en vain par "paysages sonores". On aurait de même rendu en vain "*walkscapes*" par "paysages de la marche", "paysages marchés", "paysages traversés à pied", etc. C'est pourquoi nous avons décidé d'en garder le titre original. En fait, dans ce beau néologisme, le pays du paysage est devenu la marche, ou mieux : le fait de marcher. Ou mieux encore : marcher. Tout simplement marcher : un verbe qui décrit une action, une activité, quelque chose que l'on fait, une pratique. Marcher est une pratique esthétique. C'est ce que montre Francesco Careri dans un tableau saisissant de l'histoire de cette pratique, en partant des formes premières du nomadisme, la constitution du paysage en le traversant à pied, la transhumance, jusqu'aux formes les plus contemporaines de l'art et de l'activisme artistique, et la conversion moderne de la transhumance : la transurbance. (N.d.T.)

traverser	un territoire	marcher
ouvrir	un sentier	
reconnaître	un lieu	
découvrir	des vocations	
attribuer	des valeurs esthétiques	
comprendre	des valeurs symboliques	
inventer	une géographie	s'orienter
assigner	les toponymes	
descendre	un ravin	
escalader	une montagne	
tracer	une forme	
désigner	un point	
piétiner	une ligne	se perdre
habiter	un cercle	
visiter	une pierre	
raconter	une ville	
parcourir	une carte	
percevoir	un son	
guider	les odeurs	
observer	les épines	
écouter	les trous	

célébrer	les dangers	
naviguer	un désert	
renifler	une forêt	
accéder	un continent	s'immerger
rencontrer	un archipel	
accueillir	une aventure	
mesurer	une décharge	
capter	ailleurs	
peupler	des sensations	
construire	des relations	
trouver	des objets	
prendre	des phrases	
ne pas prendre	des corps	
filer	des personnes	
pister	des animaux	
entrer	un trou	s'avancer
interagir	une grille	
sauter	un mur	
explorer	un enclos	
suivre	un instinct	
quitter	une plateforme	
ne pas laisser	des traces	avancer